

Bon appétit !

“Disons en première approximation que tout se passe comme si les individus étaient d’autant plus contraints d’inventer leur propre futur qu’aucun système prévisionnel ne peut aujourd’hui leur dire de quoi demain sera fait.” (Jean-Pierre Boutinet, *Anthropologie du projet*, 1990)

Reconnaissons-le : plus l’appétit pour la prospective territoriale grandit, et plus le menu qu’elle propose s’uniformise. Mêmes recettes, mêmes ingrédients, mêmes goûts, mêmes présentations : les 1001 exercices de prospective que les territoires ont produits depuis la décentralisation, en mimétisme avec la glorieuse prospective datarienne, fabriquent de plus en plus un discours unique sur le futur. Le paradoxe de Boutinet – une société d’incertitudes montantes, enjoignant de plus en plus d’afficher du projet – s’enrichit : le discours prospectif et auto-justificateur de l’incertitude est béquillé d’un nombre croissant de certitudes (climatiques, écosystémiques, démographiques, économiques, géopolitiques... généralement catastrophistes).

On pourrait poser ce constat avec distance, et y voir une illustration de plus de la théorie du cycle du produit : innovation (années 1960-1970), diffusion (années 1980-1990), maturité (années 2000), banalisation (années 2010)... obsolescence ? Le futur, produit obsolète ? Mais alors, d’où vient l’appétit ?

On fera ici une hypothèse inverse : les territoires (entendons par là ces systèmes complexes d’acteurs qui s’identifient dans une ville, une région, une agglomération, un pays, un massif, une entité géographique quelle qu’elle soit) sont en train de socialiser leurs rapports au futur, c’est-à-dire d’en organiser les débats collectifs, d’en diffuser le langage, d’en professionnaliser les approches, d’en traduire les contenus scientifiques, et d’en intégrer collectivement la portée politique et citoyenne ; bref, d’en faire un sujet commun, au double sens du mot. Et cela au moment où l’histoire du futur est prétendue plus incertaine que jamais, autrement dit, de façon plus juste, au moment où les facteurs de changement sont plus actifs qu’auparavant (ce qui restera toujours à prouver).

Certes, la prospective territoriale, victime de son succès, est un peu trop lourdement lestée des figures anticipatrices obligatoires qui l’ont néanmoins fait tant progresser : réchauffement climatique, virage “post-carbone”, ressources limitées, retournement du monde, triomphe des contenus sur les produits, vieillissement des sociétés avancées, etc. D’où la tendance au seul scénario soutenable, face à toutes les inquiétudes d’une Europe qui prend conscience de la fin d’un cycle pluriséculaire.



Julie Guichet / Picturank

Mais cette pensée unique du futur n’est sans doute pas si grave. En se fabriquant en une vingtaine d’années, elle aura permis l’approvisionnement de la prospective, et la banalisation qui pourrait être l’annonce d’une fin de cycle est en fait une bonne nouvelle : après avoir été libéré de la sphère religieuse (ou magique), le rapport au futur se dégage du monopole de l’expertise scientifique – et son indispensable travail de prévision et de modélisation – pour tout simplement se démocratiser. Il n’y a plus d’experts du futur (il n’y aurait jamais dû en avoir), il y a désormais des groupes capables de construire leurs regards profanes et pluriels sur le futur : là est la source de l’appétit non démenti pour cette forme d’anticipation que l’on appelle la prospective.

C’est pourquoi nous avons cherché ici moins à livrer un dossier de plus sur la prospective territoriale, ses hérauts, ses méthodes et ses bienfaits, qu’à éclairer les voies de ladite socialisation. Sans cacher qu’alors la diffusion prospective flirte avec la dispersion, pas très loin de la dilution. Autant de logiques prospectives que de rapports sociaux qui les investissent : l’élu y construit ses mots d’ordre, le citoyen sa vigilance, le chercheur ses problématiques, le marchand ses paris, l’urbaniste ses justifications, etc. La prospective est territoriale lorsque toutes ces constructions s’entrecroisent au même endroit, dans une pratique où penser le futur devient banal. Puisse cette banalité nous passionner longtemps encore !

Martin Vanier